



# Suzon Christine Germain



L'épicière de la rue Carnot ouvrait sa boutique. Le bruit du rideau de fer indiquait à Suzanne qu'il était 7 heures 30 précises. Tous les jours, elle attendait ce signal pour se chausser et enfiler son manteau. Ses gestes devenaient de plus en plus difficiles, surtout les chaussures. Depuis quelque temps, elle devait s'asseoir. La dernière fois qu'elle était tombée, elle avait eu de la chance. Une fracture, à son âge, ça mène tout droit à la maison de retraite.

Suzanne s'assura que la porte d'entrée était bien fermée. « Il faut marcher », lui avait dit le docteur. Ça, pour marcher, elle marchait ! Tous les matins, elle se rendait aux halles pour faire quelques courses et le mercredi après midi, elle se promenait jusqu'au jardin public avec Mathilde.

Quand il pleuvait, elles discutaient devant la télévision pendant que Mathilde tricotait des pulls pour ses petits-enfants. L'été précédent, sa fille mutée à Perpignan avait insisté pour qu'une dame vienne lui tenir compagnie.

Au départ, ça l'avait fâchée, mais maintenant elle appréciait sa présence. C'est que depuis la mort de son André, elle se sentait bien seule. Dix ans que la maladie l'avait emporté. Au début elle ne pensait pas s'en remettre et puis le temps était passé.

Depuis, Suzanne vivait dans le quartier des halles en centre ville, sa fille lui avait trouvé un petit appartement en rez-de-chaussée, où elle serait très bien installée. C'est vrai qu'elle y était bien, de toute façon la maison de la rue des Glycines était devenue trop grande.

En arrivant en haut de la rue Carnot, Suzanne aperçut la jeune femme à la poussette qui entrait dans la crèche. Elle croisa aussi le garçon au casque devant le lycée, il balançait toujours la tête au rythme de la musique.

Arrivée aux halles, elle acheta quelques légumes pour la soupe et ses deux pommes. Le boucher lui avait préparé son petit paquet, il savait que le steak était au menu du mardi. Sur le chemin du retour, elle s'arrêta à la boulangerie, sa ficelle avait été mise de côté. Elle discuta avec l'employée du printemps qui tardait à venir, de sa santé. De retour chez elle, Suzanne déposa ses sachets sur la table de la cuisine, quand son regard se posa sur la pendule du salon. Cette petite pendule lui venait de ses parents, ils la lui avaient offerte à l'occasion d'un Noël, sa fille avait cassé la précédente, il avait fallu la remplacer. Pourquoi la pendule se trouvait-elle dans la cuisine ? Quelqu'un était entré

pendant son absence et l'avait déplacée. Peut-être un voleur avait-il rassemblé quelques objets pour les emporter, peut être même était il encore là ?

Elle attendit, immobile, osant à peine respirer. Le téléphone la tira de sa torpeur, elle ne savait pas combien de temps elle était restée là sans bouger.

— Allo, maman ? C'est Annie. Je viens prendre de tes nouvelles. Alors dis-moi, comment ça va aujourd'hui ?

— Oh Annie ! C'est toi ! Figure-toi que je rentre des courses et je trouve la pendule de mamie dans la cuisine. Je crois qu'un voleur est entré.

— Il te manque quelque chose ?

— Non, il n'a rien emporté, il a dû être dérangé. Tu sais, ça m'inquiète cette histoire !

Sa fille la rassura : elle avait dû déplacer la pendule et ne s'en souvenait pas. Non ! Suzanne savait bien qu'elle ne l'avait pas touchée. Elle n'était pas folle, quand même ! Elle était persuadée que quelqu'un était entré pendant son absence. Demain, elle n'irait pas aux halles. Comme ça, elle saurait.

Le rideau de l'épicier se leva en même temps que le jour, Suzanne ne bougea pas. Elle attendait, assise dans le salon, quand une odeur désagréable attira son attention. Elle se dirigea vers la cuisine et constata que le bouton du gaz était ouvert. Maintenant il cherchait à la tuer ! Le verrou de la porte d'entrée avait été ouvert, il était entré sans qu'elle s'en rende compte. Elle

composa le 17. La gorge serrée elle expliqua la pendule, le gaz, on lui assura qu'un agent passerait dans l'après-midi.

Vers quinze heures, un agent municipal se présenta chez elle. Suzanne comprit, à son sourire, qu'il ne la prenait pas au sérieux, sans doute pensait-il qu'il avait à faire à une vieille démente. Le jeune homme fit un bref tour de l'appartement, en écoutant d'une oreille distraite Suzanne lui raconter les faits et il conclut rapidement qu'il n'y avait aucun signe d'effraction. Il lui tint alors le même discours que sa fille. Suzanne referma la porte et s'effondra. Ils la croyaient tous folle.

Le lendemain, lorsque Mathilde vint la voir, elle comprit tout de suite que quelque chose n'allait pas mais Suzanne ne répondit pas à ses questions, à quoi bon, elle non plus ne la croirait pas.

La vieille dame passait ses journées à guetter le moindre mouvement dans l'appartement, elle en perdait le sommeil et n'arrivait plus à manger. D'autant que les incidents s'étaient répétés. Un matin, il avait vidé le contenu de son sac à main et tout son argent avait disparu, c'était donc bien un voleur. Elle appela le serrurier, c'est par là qu'elle aurait du commencer, le voleur avait le double de ses clefs. Le serrurier vint rapidement comme il le lui avait promis au téléphone. Suzanne lui expliqua les objets déplacés, le gaz.

— Vous avez appelé la police, madame ? lui demanda le serrurier.

— Oui mais vous savez, la police, les problèmes d'une vieille femme, ça ne les intéresse pas !

Le serrurier lui adressa un regard approbateur. Enfin Suzanne pouvait discuter avec quelqu'un qui la comprenait !

— Je vais vous installer une serrure de sécurité, comme ça vous serez tranquille. Personne ne pourra rentrer, vous pouvez me faire confiance.

Lorsque la nouvelle serrure fut installée, le serrurier montra à Suzanne comment elle fonctionnait. Elle lui offrit un café et des biscuits secs, ils discutèrent un moment assis à la table de la cuisine. La vieille dame le remercia chaleureusement lorsqu'il la quitta.

Suzanne était assise sur le fauteuil du salon lorsque quelqu'un frappa à la porte. Elle ne bougea pas. Malgré la nouvelle serrure, il revint tous les jours. Elle ne sortait plus, terrifiée à l'idée de le croiser. Les coups redoublèrent, elle ferma les yeux, posa les mains sur ses oreilles et serra très fort pour ne plus entendre. Une chanson remonta de son enfance, une comptine que lui chantait Marie-Rose, sa sœur bien aimée. Elle la fredonna longtemps, très longtemps.

Le visiteur était parti, l'autre allait revenir. Et il revint en effet pour lui porter un dernier coup. Il avait déchiré toutes les photos de son André ! Elle les trouva par terre, éparpillées près de son lit. Suzanne, en pleurs, ramassa les

morceaux un à un. Elle s'assit sur son lit et les rassembla. Le visage de son André apparut à nouveau, son sourire apaisant lui manquait terriblement, ses larmes redoublèrent. Elle se sentait si fatiguée, depuis quelques jours ! Elle s'allongea sur son lit, près des photos de son André et s'endormit sans avoir eu la force de se déshabiller.

Au petit matin, un bruit la réveilla. Quelqu'un essayait d'ouvrir la porte d'entrée ! C'était lui, il venait la tuer et ne s'en cachait plus ! Elle voulut se lever pour lui échapper, mais elle se sentait tellement lasse !

Elle ouvrit les yeux et vit le visage de Mathilde, penché sur elle. Lui soutenant la nuque, elle lui ordonnait de boire. Après avoir tenté de l'asphyxier, voilà qu'à présent elle voulait l'empoisonner ! Mais ça ne se passerait pas comme ça, elle allait le dire à sa fille, le dire à tout le monde, jusqu'à ce qu'enfin on l'écoute et qu'on arrête cette garce !

Mathilde fut surprise de trouver la vieille dame couchée, encore habillée, elle l'aida à passer une chemise de nuit et la réinstalla dans son lit.

— Reposez-vous Suzanne, je reviendrais vous voir ce soir.

Mathilde reviendrait dans la soirée : elle avait la journée pour agir. Elle devait être forte, ne pas écouter ce vieux corps criant de douleur. Sa fille

venait à pied de la gare, elle aussi pouvait le faire. Elle s'habilla et sortit de l'appartement.

La vieille dame remonta la rue Carnot jusqu'aux halles. Tout lui était familier, pourtant elle avait peur. Elle se sentait épiée, l'autre la suivait, il attendait le moment opportun pour agir.

Elle s'avança vers le guichet et acheta un billet pour Perpignan. Elle interrogea l'hôtesse sur l'heure précise du départ et le quai vers lequel elle devait se diriger. Elle regagna le train pour Perpignan et s'installa à sa place, après s'être assurée auprès d'autres voyageurs qu'elle était dans le bon train. Elle espérait que l'autre ne l'avait pas suivie. Toutefois, elle savait que s'il faisait partie du voyage, il ne tenterait rien tant qu'elle ne serait pas seule. Malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs à l'arrière du wagon.

Un coup de sifflet bref retentit, peu après le train se mit en marche. Maintenant, Suzanne se sentait en sécurité, elle allait retrouver Annie et tout s'arrangerait. La vieille dame s'assoupit. Plus tard, la voix de l'hôtesse la tira de son sommeil, elle entendit un nom familier : Coursan. Suzanne connaissait bien cette ville, elle y avait passé toute son enfance, son père avait enseigné à l'école des garçons après la guerre. Elle se leva, enfila son manteau et descendit du train, attirée par ses souvenirs.



Le froid la surprit, il y avait toujours eu beaucoup de vent dans cette région. Ses parents, originaires de la Nièvre, ne supportaient pas la tramontane, ils avaient eu beaucoup de mal à se faire au climat de l'Aude. La ville avait beaucoup changé, mais elle se souvenait avec précision de l'appartement qu'elle occupait avec sa famille, au-dessus de l'école. Elle laissa son cœur guider ses pas. Elle reconnut immédiatement la fontaine qui l'avait si souvent rafraîchie au retour des longues promenades dominicales. Assoiffées, avec sa sœur Marie-Rose, elles courraient se rassasier à la fraîcheur de l'eau claire.

— Suzon ! Viens, on va jouer !

Marie-Rose elle aussi était revenue à Coursan ! Elles allaient pouvoir reprendre leurs jeux. Les deux sœurs profitaient du statut d'instituteur de leur père. Le soir, elles prenaient possession de la cour de récréation, marelles et cordes à sauter leur appartenaient, elles n'avaient plus à les partager. La cour de l'école était désertée par les cris des enfants, la grille était fermée à clef. Un panneau appris à Suzanne que l'école avait été déplacée, celle-ci était sans doute devenue trop petite. A présent le bâtiment abritait les associations de quartier. Elles continuèrent leur chemin, de nouveaux lotissements avaient vu le jour. Les commerces, les habitants, tout leur semblait tellement différent. Seuls, les monuments étaient restés fidèles à leurs souvenirs.

Elles arrivèrent sur le pont qui surplombait L'Aude.

— Suzon, viens ! On va se baigner !

Marie-Rose était belle dans les reflets du soleil couchant, son visage rayonnait lorsqu'elle cria à sa sœur :

— La première en bas a gagné !

Suzanne la suivit. Elle emprunta le petit sentier qui leur permettait d'accéder aux berges du fleuve. Marie-Rose était déjà dans l'eau lorsqu'elle arriva.

— Viens, elle est bonne !

Suzanne fut saisie par le froid. Pourtant elle continua à avancer doucement dans l'eau glaciale. Elle voulait rejoindre Marie-Rose, lui prouver que même si elle n'avait que dix ans, elle était aussi courageuse qu'elle, qui en avait trois de plus. Ses dents claquaient sans qu'elle puisse les contrôler. Elle entourait son corps de ses bras pour tenter de calmer les tremblements qui la secouaient. Elle ne parvenait plus à avancer, paralysée par le froid. Marie-Rose n'était plus dans l'eau. Suzanne se retourna et l'aperçut sur la berge, elle lui faisait de grands signes. Suzanne la rejoignit, elle se blottit dans les bras de sa grande sœur qui entonna leur comptine préférée. Marie-Rose la lui chantait lorsque Suzanne, ne trouvant pas le sommeil, allait la rejoindre dans son lit. Les spasmes qui secouaient son corps redoublèrent. Mais peu à peu elle ne ressentit plus les piqûres du froid, seulement la chaleur de sa sœur qui, lentement, l'envahissait...

Elles étaient toutes les deux allongées dans le grand lit de Marie-Rose, comme autrefois. Serrées l'une contre l'autre, il leur semblait alors que plus rien ne pourrait les séparer. Doucement Suzanne s'endormit, bercée par la voix de l'enfance.



